aime Urbain, je le sais; mais les choses ont changé de face : Urbain lui-même, s'il savait Blanche ici, voudrait-il la reprendre ?

LE COMTE, *rêveur.*

Que faire ?... Je ne veux pas t'écouter.

TOUQUET, *à part.*

Je ne puis rentrer à Paris... lui-même il me perdrait... J'ai sur moi tout ce que je possède... fuir est le plus sûr.

LE COMTE, *après une réflexion.*

Tu as de l'empire sur Blanche... je veux tenter encore une fois de la fléchir... rends-toi auprès d'elle... Peins-lui mon amour, tout ce que je pourrais faire pour elle!.. va... si rien ne peut la persuader... si elle refuse de me voir, de m'entendre, je quitte ce château où rien ne peut plus me retenir, ordonne toi-même ton départ.

TOUQUET.

Moi, Monsieur le comte?... me présenter devant elle ?.. peut-être elle soupçonne...

LE COMTE.

Obéis!

SCENE XIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un jeune homme qui descend de cheval réclame la faveur de parler à Monsieur le comte.

LE COMTE.

A-t-il dit son nom?

LE DOMESTIQUE.

Il a dit que Monsieur le comte le connaît sans savoir comment il se nomme.

LE COMTE.

Cela est singulier... qu'on l'introduise, (*le domestique sort. A Touquet.*) Toi, va, et songe à ne me rien déguiser.

(*Touquet sort.*)

SCENE XIV.

LE COMTE, URBAIN.

URBAIN.

Pardonnez, Monsieur, la liberté que je prends.

LE COMTE.

Parlez, jeune homme, que désirez-vous de moi?

URBAIN.

Je viens implorer votre protection, votre assistance; vous m'avez permis d'y avoir recours.

LE COMTE.

Moi?... comment?... J'ignore...

URBAIN.

Nous nous sommes déjà rencontrés à Paris, monsieur le comte (*naïvement et sans hésiter.*); c'est moi qui vous blessai, la nuit, sur le pont des Tournelles; vous devez vous souvenir...

LE COMTE.

Ah! ah!.... Quoi! c'était vous?.... sous des habits de femme?...

URBAIN.

Oui, Monsieur, et je fus assez malheureux...

LE COMTE.

Ne parlons point de cela : vous vous êtes conduit bravement; j'avais tort... La blessure fut légère. Parlez, mon ami, que puis-je faire pour vous?

URBAIN.

Monsieur le comte, j'aime, j'adore une jeune fille charmante... je venais d'obtenir sa main... encore quelques jours et nous étions unis... j'apprends aujourd'hui qu'un infâme séducteur s'est introduit dans la maison qu'elle habitait.... Il vient de m'enlever celle qui allait être mon épouse; jugez de ma douleur!...

LE COMTE, *frappé, à part.*

Quel rapport... (*haut.*) Et savez-vous le nom du ravisseur?

URBAIN.

Non, Monsieur le comte; trouvant la maison fermée, déserte, j'ai interrogé les voisins : ils n'ont pu rien me dire de positif. Seulement une voiture élégante s'est arrêtée cette nuit devant la porte. Sans doute l'auteur de ma perte est un homme riche, puissant; j'ai pensé que

LES NOUVELLES MÉTAMORPHOSES,

VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR MM. SERVIÈRE ET COUPART.

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre des Jeunes Artistes, rue de Bondy, le samedi 20 Fructidor an 13 (le 7 Septembre 1805.)

PRIX: 20 SOUS.



PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Éditeur de Pièces de théâtre, rue de l'Échelle, N.° 10, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUVAL, *Directeur de Spectacle.*	M. Delpech.
SOPHIE, *sa fille.*	Mlle. Amélie.
MELCOURT, *amant de Sophie.*	M. Foignet.
CASSANDRE, *ami de Duval.*	M. Douvry.
GILLES, *neveu de Cassandre.*	M. Robert.

La scène se passe à Paris; sur le Théâtre de Duval, *qui doit représenter le désordre d'un théâtre le matin.*

AVIS

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. On poursuivra les contrefacteurs conformément à la loi.

LES NOUVELLES MÉTAMORPHOSES,

VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, MELCOURT.

SOPHIE.

Air : *De la Monaco.*

Plus d'espérance,
Mon cher Melcourt,
De vous aimer on m'a fait la défense
Plus d'espérance,
Oui dès ce jour
Il faut renoncer à l'Amour.

MELCOURT.

A cet ordre de votre père
Je ne saurais me conformer,
Melcourt peut cesser de vous plaire,
Mais non cesser de vous aimer.

ENSEMBLE.

SOPHIE.

Plus d'espérance
Mon cher Melcourt
De vous aimer on ma fait la défense.
Plus d'espéranee
Oui, dès ce jour
Il faut renoncer à l'amour.

MELCOURT.

Quelle souffrance
Si de Melcourt
L'ymen ne peut couronner la constance.
Si l'espérance
Fuit sans retour
Conservons du moins notre amour.

SOPHIE.

Oui Melcourt, mon père m'ordonne de renoncer à vous.

MELCOURT.

Mais quels peuvent être ses motifs ?.... Il sait que je vous adore ; j'ai de la fortune, ma famille lui est connue..... qu'exige-t-il donc dans son gendre ?

SOPHIE.

Le seul talent peut-être que vous ne possédiez pas, celui de jouer la comédie... Vous savez qu'il va sous peu de jours ouvrir ce théâtre; il a déjà plusieurs Acteurs d'engagés, mais il en veut un d'un talent supérieur, qui puisse jouer différents rôles dans la même pièce, et afin de l'attacher à lui, il a résolu de me le donner pour époux; son ami Cassandre Directeur du petit théâtre de Lyon, lui a proposé son neveu, Gilles, dont il vante beaucoup les talens dans ce genre, et c'est à lui que je suis destinée.

MELCOURT, *avec joie.*

Serait-il possible!....

SOPHIE.

Comment! cette nouvelle exite votre joie!....

MELCOURT.

Oui sans doute, et nous devons plusque jamais espérer d'être unis, j'ai joué quelques fois la comédie en société, les rôles à travestissements étaient l'emploi que j'avais choisi, et l'on avait la bonté de m'y trouver assez passable.

SOPHIE.

Eh bien?.....

MELCOURT.

Je vais me présenter à votre père, sous différentes formes, et si je suis assez heureux pour lui convenir j'embrasse l'état de comédien, je deviens son gendre, et je suis le plus heureux des hommes.

SOPHIE.

Ah! Melcourt, pouvons nous nous flatter de tant de bonheur.

MELCOURT.

L'amour m'inspire, il sera mon guide, puis-je manquer de réussir?

SOPHIE.

Air: *Vivre éloigné de ce qu'on aime* (du mariage à la Diable).

De l'Amour je connais l'empire,
Il est le plus puissant des Dieux;
Mais. il ne pourra vous conduire
Puisqu'un bandeau couvre ses yeux.
En voyageant sous son Égide,
On risque de long-tems errer,
Et prendre un aveugle pour guide,
C'est le moyen de s'égarer. (*bis*)

MELCOURT.

N'importe, j'exécuterai mon projet, et si mon talent ne répond pas à mon zèle, je ne pourrai m'en prendre qu'à moi, du malheur de n'être point à vous.

SOPHIE.

Qu'il m'est doux de vous voir penser ainsi! je ne doutais pas de la sincérité de vos sentimens; mais Melcourt. ce que vous faites aujourd'hui m'en donne une si grande preuve que je vous jure, qu'elle qu'en soit l'issue, de ne jamais donner ma main à un autre.

MELCOURT.

Avec cette certitude je puis tout entreprendre. Votre père va sans doute se rendre ici pour examiner ses décorations, ses nuages, ses trapes; l'endroit me convient à merveille; je vais préparer mes batteries, et je reviens bientôt mériter tout ce que j'aime.

Air : *De la belle Marie.*

Adieu ma douce amie
Puissè-je désormais
Au gré de mon envie
Ne vous quitter jamais..... (*ter.*)

Près de vous les cœurs sont fidèles,
Un siècle passe comme un jour;
Au tems vous attachez des aîles
Et vous les ôtez à l'Amour... (*bis*)

ENSEMBLE.

MELCOURT.

Adieu ma douce amie,
Puissè-je désormais
Au gré de mon envie
Ne vous quitter jamais.

SOPHIE.

Adoré de Sophie
Puisse-t-il désormais
Au gré de son envie
Ne la quitter jamais.

SCÈNE II.

SOPHIE, *seule.*

Ce cher Melcourt! Quelle preuve il me donne de sa tendresse, et qu'il mérite bien toute la mienne!.. mais s'il ne parvient point à séduire mon père, quel sera mon sort?.. Ah! éloignons ce fâcheux présage. et comptons un peu sur le pouvoir de l'Amour.

Air : *Contredanse de la*

Livrons nous à l'espérance.
C'est l'aurore du bonheur;

Goutons-en la jouissance,
Ne fut-elle qu'une erreur.

Parfois d'un destin contraire,
Naît un avenir prospère,
Et du sort, tant qu'on espère,
On peut braver la rigueur.

Livrons-nous à l'espérance,

D'amour les flèches légères,
Causent des peines amères,
Ce n'est qu'avec des chimères
Qu'il endort notre douleur.

Livrons-nous à l'espérance.

SCÈNE III.

SOPHIE, DUVAL *tenant plusieurs lettres.*

DUVAL.

Ah! te voilà ici, ma fille?

SOPHIE.

Je suis venue voir l'effet de cette décoration.

DUVAL.

Cela sera joli n'est-ce pas,

(*Il s'assied à une table.*)

SOPHIE.

Oui, mon père; il me parait que vous êtes occupé.

DUVAL.

Je viens de recevoir plusieurs lettres: je vais les parcourir, en attendant mon machiniste.

SOPHIE.

En ce cas je me retire. (*à part*) Allons attendre l'effet des promesses de Melcourt.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

DUVAL, *seul.*

Encore des demandes d'engagemens. . . Que de comédiens sans places! (*Il ouvre une autre lettre.*) Ah! celle-ci est de mon ancien ami Cassandre, il m'annonce sans doute l'arrivée de son neveu, justement., lisons. » Mon ami, je te préviens que Gilles, mon neveu, ce sujet si précieux, dont je t'ai parlé, part aujourd'hui de Lyon, pour se rendre au près de toi; quelques affai-

res m'appellant à Paris, je l'accompagne, et cette lettre ne nous précédera sans doute que de peu d'instans.

Tout à toi, etc. »

Parbleu, je suis charmé que cette occasion se présente d'unir ma fille, à celle de ce vieil ami, que je n'ai pas vu depuis 15 ou 16 ans . . . Cependant ne rebutons aucuns des sujets qui viendront se présenter ; car je connais Cassandre, il est un peu enthousiaste, et son neveu pourrait bien ne pas être tout-à-fait ce qu'il m'annonce.

(*On entend Melcourt fredonner dans la coulisse.*)

Mais qu'est-ce que j'entends donc?

SCÈNE V.

DUVAL, MELCOURT, *en Arlequin.*

MELCOURT.

Air : *de Contredanse.*

Je suis Arlequin
Léger, badin,
J'aime la folie,
J'aime la saillie,
La gaité, le vin
Joyeux refrain,
Savent de ma vie,
Bannir le chagrin.

Toujours constant à ma Colombine
Je l'aime, et le lui dis chaque jour,
Son minois fripon, sa Jambe fine,
Ont à jamais fixé mon amour.
Je suis Arlequin etc.

De la scène je suis idolâtre,
Quelqu'un, Monsieur, m'a dit ce matin
Que voulant élever un Théâtre,
Vous aviez besoin d'un Arlequin.

Et moi Monsieur.....

Je suis Arlequin,
Léger, badin,
J'aime la saillie,
J'aime la folie,
Pour m'animer, et me mettre en train
Salle bien garnie
Est un moyen certain.

DUVAL.

Bravo, Arlequin ; je suis charmé de votre visite et je suis sûr d'avance que vous me conviendrez.

MELCOURT, *à part.*

Tant mieux.

(*Haut.*)

Air : *De Walse.*

Saillant
Sémillant,
Très-vif,
Très-actif,
Gambader,
Mignarder,
Minauder,
Chanter,
Plaisanter,
Walser,
Et danser ;
Voilà ce que je sais,
Choisissez.
Les tours d'adresse,
Et de souplesse,
Sauts et bonds faits avec vitesse,
Sont encôr
De mon petit ressort.
Saillant,
Sémillant, etc.

DUVAL.

Il est charmant !

MELCOURT.

Monsieur, je viens de parcourir les départemens, mais j'ai le dessein de me fixer dans la capitale, car quelques belles choses que l'on remarque en voyageant, on est forcé de convenir que Paris vaut à lui seul, tous les pays du monde.

Air : *De l'Anglaise.*

Le séjour de Paris
Mérite qu'on l'admire,
Pour tout ce qui respire
C'est un vrai paradis.
Originaux
Savans badauds,
Gens à grande opulence,
Braves, poltrons,

Joueurs

Joueurs, gascons,
Y sont en abondance.

Air : *De Walse.*

Le Dieu d'amour
A Paris tient sa Cour,
Chacun lui rend hommage tour à tour.
Spectacles, jeux, bals cafés, et concerts;
Pour l'Amateur chaque jour sont ouverts;
On y voit de beaux danseurs,
Grands et petits Auteurs.
Médecins et Chymistes,
On y voit sages et fous,
Et c'est le rendez-vous
De tous
Les grands Artistes.
Il est le séjour des ris
Mais les pauvres maris
Y font triste figure,
Car l'amour en dessous main
Fait à son frère hymen
Souvent plus d'une injure.

Air : *Contredanse de la chimène.*

Non, rien à Paris n'est comparable
Pour l'homme à talent, pour l'homme aimable,
En honneur cette ville admirable
Vaut le séjour radieux
Des Dieux.
Là point de noire jalousie,
On n'y connait point les soupirs;
Pour bannir la monotonie
On n'est fidèle qu'aux plaisirs.

Sans doute maint phylosophe austère
A mon avis paraîtra contraire,
Qu'il censure, je le laisse faire,
Mais pour moi, je chéris
Paris.

DUVAL.

Divin! délicieux!.. vous me charmez, mon ami, vous jouerez dans ma pièce d'ouverture.

MELCOURT.

Elle est déjà faite.

DUVAL.

Oui, mais à vous dire vrai je n'en suis pas très-content... je me suis un peu dépêché.

MELCOURT.

Ah! sangodemi! prenez garde à la pièce et aux Acteurs que vous offrirez le premier jour au public, car c'est de là que dépend le succès de votre entreprise.

Air : *Vaud. d'Angélique et Melcourt.*

Pour réussir selon vos vœux
Ne négligez rien à l'avance,
Et craignez le sort malheureux
De maint Théâtre qui commence;
Du Directeur trompant l'espoir,
Souvent la pièce d'ouverture,
Se trouve être le même soir
Un compliment de clôture. (*bis*)

DUVAL.

Je profiterai de l'avis, mais vous savez qu'aujourd'hui une pièce sifflée, n'est pas toujours une pièce tombée.

Air ; *Lorque vous verrez un Amant.*

Lorsque j'entends tous les siflets
Se déchaîner dans le parterre
Je réponds qu'une heureuse paix
Résultera de cette guerre.
Maintenant telles sont nos lois :
L'ouvrage qu'on blâme à la ronde
S'il tombe la première fois,
Se relèvera la seconde.

MELCOURT.

Ne comptez-pas là dessus, monsieur, les amis de l'Auteur peuvent applaudir une pièce le lendemain de sa chûte ; mais il n'est pas en leur pouvoir d'y ramener le public, et c'est à la recette qu'on s'apperçoit qu'elle est réellement tombée. Mais parlons de l'objet de ma visite... mes faibles talens vous conviennent-ils ?

DUVAL.

Certainement ; mais je desire que l'Arlequin que j'engagerai, puisse jouer aussi les rôles à découvert.

MELCOURT.

Vous trouverez dificilement ce que vous desirez.

DUVAL.

Je le sais, mais cela n'est cependant pas impossible.

MELCOURT.

Quels genres d'emploi voulez-vous qu'il réunisse ?

DUVAL.

Mais.... les valets, les paysans, les crispins, par exemple.

MELCOURT.

J'ai un de mes amis qui les joue à merveille, mais il ne fait que cela.

DUVAL.

Me répondez-vous de son talent ?

MELCOURT.

Vous en jugerez ; voulez-vous le voir ?

DUVAL.

Je le veux bien.

MELCOURT.

Il m'attend là-bas, je vais l'appeller. (*Il appelle*) Crispin.

DUVAL.

Avant, faites-moi le plaisir de me donner votre adresse.

MELCOURT.

Volontiers. — Rue des Singes, Hôtel mignard.

(*Pendant que Duval écrit, Melcourt passe derrière un fauteuil, et feignant d'appeller Crispin, change de Costume à vue et parait sous les habits de ce caractère.*)

SCÈNE VI.

DUVAL, MELCOURT *en Crispin*.

MELCOURT.

» Mon maître qui m'attend au cabaret prochain,
» m'envoye ici devant pour sonder le terrain ;
» mais j'apperçois notre homme, il faut feindre de sorte. .

DUVAL.

Ah ! ah ! Le rôle de crispin dans les folies amoureuses.

MELCOURT.

Je ne pouvais mieux choisir pour me présenter à vous sous l'habit que je porte, ce sont de bonnes folies celles-là.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Cet ouvrage que l'on chérit
Sort de la main d'un maître habile ;
Dans tous les rôles, que d'esprit !
Et que de gaité dans le stile !
Chez nous on verrait fréquemment
Des pièces bonnes et jolies,
Si nos Auteurs fous d'àpré ent
Faisaient de semblables folies.

Et il ne tient qu'à vous d'en faire une fort sage en m'accordant la main de Mademoiselle votre fille.

DUVAL.

Comment? est-ce que vous connaitriez déjà mes intentions?

MELCOURT.

Arlequin m'a mis au fait, et ne soyez point surpris que je vous consacre mes talents, puisque sa main en est la récompense.

DUVAL.

Vos talents, Monsieur; c'est ce qu'il faudra prouver.

MELCOURT.

J'espère y réussir. Vous n'exigez pas qu'on soit un PRÉVILLE?

DUVAL.

Oh! c'est impossible! Préville n'imita personne, et fût inimitable.

MELCOURT,

A qui le dites vous!....

Air: *Du Zéphir.*

Badin,
Toujours fin,
Naturel,
Avec sel,
Il plaisait,
Il charmait,
Par son jeu
Plein de feu.
Son air
Franc, ouvert,
Sa gaité,
Sa bonté,
Font citer,
Regretter,
Cet Acteur,
Enchanteur.

Barbier,
Financier,
Turcaret,
Roi, Valet,
Il fut tout,
Mais surtout
N'eût jamais
Mêmes traits.
Par tout
Le bon goût
Apprenait

Retenait
Ses bons môts,
Fins propos,
Ses lazzis
Bien choisis.
Badin
Toujours fin etc.

Regnard, Molière,
Boursault, Rivière.
Vous lui devez
Le sel que vous avez
Scapin
Ou Crispin
C'est par lui
Qu'aujourd'hui
Vos morceaux
Les plus beaux
Sont sentis
Et chéris.

Badin
Toujours fin etc.

DUVAL.

J'aime à vous voir rendre justice à ce père de la comédie; mais parlons un peu de vous, si le fond répond à l'apparence, vous ferez mon affaire, mais je vous avoue que je suis dificile. Allons mettons nous en train, par où commencerons nous ?

MELCOURT, *allant vers le fond du théâtre.*

Par voir Mademoiselle votre fille, si vous le permettez.

DUVAL.

Non, non, montrez-moi d'abord votre talent.

MELCOURT.

C'est que lorsque l'on a vu l'objet, on s'enflâmme davantage pour le prix.

DUVAL.

Vous le verrez, mais.....

Air : *Si vous pouviez lui jouer quelques pièces.*

Il faut avant me jouer une scène
Dont je prétends vous donner le sujet.

MELCOURT.

Vous faire scène, oh ! qu'à cela tienne
Mon cher Monsieur, ordonnez je suis prêt.

ENSEMBLE.

MELCOURT.

Amour, amour fais que je lui convienne
De toi j'attends encore ce bienfait,
Tu sais ici le motif qui m'amène,
Daigne en ce jour seconder mon projet.

DUVAL.

Quelle assurance! Il est vraiment sans gêne,
Ce ton aisé, me séduit et me plait,
Je rends grâce au hazard qui me l'amène
Et crois d'honneur que cet homme est mon fait.

DUVAL.

Commençons par une scène charmante.....

MELCOURT

Oh! oui, votre fille est charmante suivant le récit que j'en ai entendu faire.

DUVAL, *parlant de sa scène.*

Elle est de ma façon.

MELCOUT, *croyant qu'il parle de sa fille.*

Je me garderai bien d'en douter.

DUVAL.

Je n'ai mis que six jours à la faire.

MELCOURT.

Et comme le créateur vous vous êtes reposé le septième.

DUVAL.

Non, pendant que j'étais en train, j'en ai fait tout de suite une demi douzaine.

MELCOURT.

Peste, qu'elle fécondité! et toutes sont-elle chez vous?

DUVAL.

Non, je les ai laissé à ma campagne.

MELCOURT.

Occupons nous donc de celle qui est à Paris.

DUVAL.

Elle est gaie, et neuve sur tout.

MELCOURT.

Oh! J'en suis persuadé.

DUVAL.

Vous verrez la première fois, comme elle excitera des battemens de mains, comme les claques.....

MELCOURT.

Comment les claques?....

DUVAL.

Certainement.

MELCOURT.

De qui parlez-vous donc?

DUVAL.

De ma scène.

MELCOURT.

Et moi de votre fille... Eh bien cette scène où est-elle?

DUVAL, *après avoir cherché dans sa poche.*

Ah! diable! . . . je l'ai laissée là haut dans mon secrétaire.

MELCOURT.

Alors je vais vous jouer celle des folies amoureuses dont je vous récitais les premiers vers en entrant.

DUVAL.

Non à vous parler franchement, je n'aime pas trop cette scène là. Les lazzis dont on la surcharge, me paraissent outrés. Quelle apparence, en effet, que ce vieux Albert déclamant sur la surveillance que doivent employer les tuteurs, et tenant dans la main le chapeau de Crispin, la tête tournée du côté d'Eraste.

(*En disant ces mots, il lui met la main sur le chapeau.*)

Ne s'apperçoive pas que le fripon s'évade pour entrer dans l'appartement d'Agathe et tienne si long-tems le chapeau suspendu . . . (*Il s'apperçoit que Melcourt n'est plus près de lui; jette le chapeau à terre et va le prendre par son épée.*) Eh bien que faites vous donc?

MELCOURT.

Je répéte la scène.

DUVAL.

Et vous me faites jouer le tuteur . . . Eh bien continuons; il le ramène ensuite par la poignée de son épée, et il est impossible, à moins que l'acteur ne soit parfaitement adroit, que ce tuteur ne s'apperçoive pas qu'on lui laisse l'épée dans la main et cause encore long-tems avec Eraste, sans s'en douter. (*Même jeu de la part de l'acteur.*) Eh! mais, vous le faites vous même . . . quel est votre dessein?

MELCOURT.

Vous me demandiez de vous jouer une scène, je l'ai fait, vous voyez que je connais mon emploi, que je vous conviens, et que votre fille est à moi.

DUVAL.

Peste! comme vous y allez! . . .

MELCOURT.

Comme un vrai Crispin, qui doit être effronté, vif,

hardi dans ses projets, adroit, prompt et diligent dans l'exécution.

(Melcourt pendant cette scène, exécute positivement les lazzis, dont il est question . et va au fond du théâtre entretenir Sophie, qui parait à la dernière coulisse.)

DUVAL.

Mais êtes vous sûr de plaire à ma fille ?

MELCOURT.

Qu'importe, puisque je l'épouse.

DUVAL.

Comment donc ?

MELCOURT.

Qu'elle m'aime avant ou après, n'est-ce pas la même chose.

DUVAL.

Mais . . . . .

MELCOURT.

Eh bien, mariez-nous d'abord, je me charge de lui plaire après

Air : *La Comédie est un Miroir.*

L'amour cache parfois les traits,
Dont à la sourdine il nous blesse ;
Mille époux par des dons secrets,
De leurs femmes ont la tendresse ;
Telles n'aiment pas leurs maris,
Le jour où l'hymen les engage,
Qu'on voit souvent changer d'avis,
Le lendemain du mariage. (*Bis*)

DUVAL.

Cela arrive, mon cher Monsieur, vous me convenez parfaitement, mais je ne puis encore vous donner aucune parole positive ; j'attends un acteur nommé Gilles qui m'est envoyé de Lyon, par un de mes amis, et je ne puis rien conclure sans l'avoir vu. Cependant comme je serais charmé que vous fissiez partie de ma troupe, que Gilles me convienne ou non je vous promets un engagement.

MELCOURT

Quand attendez-vous Monsieur Gilles.

DUVAL.

Aujourd'hui même.

MELCOURT.

Je vous quitte.

DUVAL.

DUVAL.

Auparavant donnez-moi votre adresse.

MELCOURT, *à part.*

Je n'ai pas un instant à perdre, profitons de ce qu'il ne me voit pas.

(*Il change à vue et paraît sous l'habit de Gilles.*)

SCENE VII.

DUVAL, MELCOURT *en Gilles.*

MELCOURT.

Air : *Décachetter sur ma porte.*

Monsieur, je me nomme Gille
Je suis vif, prompt, très-agile.
Malgré tout ce que l'on dit
Je suis un gaillard, et pour l'esprit,
Gilles ne fut jamais Gille. (*ter.*)

DUVAL.

Ah ! mon ami que je suis aise de vous voir! je vous attendais avec impatience.

MELCOURT.

La mienne n'était pas moins vive je vous assure.

DUVAL.

Et le cher oncle cassandre, où est-il ?

MELCOURT. *embarrassé.*

Mon oncle Cassandre ?....

DUVAL.

Oui, il m'a mandé qu'il vous accompagnait.

MELCOURT.

Il est resté à la diligence, pour veiller aux paquets.

DUVAL.

Il se porte bien ?

MELCOURT.

On ne peut mieux.

DUVAL, *regardant Melcourt.*

En vérité je crois reconnaitre en vous quelques-uns de ses traits.

MELCOURT.

Ce que c'est que la prévention.

DUVAL.

Voilà ses yeux vifs, son visage ouvert, sa figure franche et enjouée.

Air : *Vaud. de Frosine.*

Mon cher, lorsqu'on est fait ainsi
Il n'est pas besoin qu'on se nomme,
Ce ton franc, cet air réjoui
Décèlent toujours l'honnête homme.

MELCOURT.

D'un physique aimable, ingénu,
Redoutez les trompeurs indices,
Car souvent on voit la vertu
Servir d'enseigne aux vices.

DUVAL.

Je vois que Cassandre ne m'a pas trompé, et que malgré votre habit vous avez de l'esprit.

MELCOURT.

Air : *De l'avare et son ami.*

Ah ! Ce n'est pas sur l'apparence
Qu'il faut juger l'esprit des gens ;
Si l'habit faisait la science,
Paris serait plein de savans. (*bis*)
Mais nous voyons dans cette ville
Plus d'un élégant de renom,
Qui sous un habit du bon ton,
Porte souvent l'esprit d'un Gille. (*bis*)

DUVAL.

Je sais bien bon gré à mon ami de m'avoir adressé un sujet tel que vous, et je prévois d'avance que vous serez fort utile à mon entreprise.

MELCOURT.

Je suis un trésor pour un théâtre, car au talent de jouer les pièces, je réunis celui de les faire.

DUVAL.

Comment vous êtes aussi homme de lettres ?

MELCOURT.

Eh ! qu'est-ce qui ne l'est pas aujourd'hui.

Air : *L'avez vous vu mon bien aimé.*

Mon grand père était imprimeur
Homme de caractère,
Mon grand, grand père était facteur,
Et feu mon très-cher père
Dans le quartier des innocens
Faisait des couplets pour six blancs.

Et moi je suis
Par mes écrits
Au rang de mes ancêtres
Ainsi je puis
De père en fils
Me dire homme de lettres.

DUVAL.

Très-certainement. Ah! mon ami que vous me serez précieux! je vous fais mon régisseur et vous partagerez avec moi les embarras de l'administration.

MELCOURT.

Ce n'est pas une petite besogne que vous me donnez là.

DUVAL.

Je le sais.

Air : *Courons de la blonde à la brune.*

Que le peuple des coulisses
Est pénible à gouverner !
Les Acteurs et les Actrices
Tous les jours vous font damner.
D'honneur, conduire
Un empire,
Y faire suivre ses lois,
Est moins pénible ce me semble
Que d'avoir à la fois
Chanteurs,
Danseurs
Ouvreurs,
Tailleurs,
Coëffeurs,
Auteurs,
Acteurs,
Souffleurs,
Contrôleurs,
Habilleurs,
Imprimeurs,
Afficheurs,
Allumeurs,
A mener tous ensemble.

DUVAL.

Ah ! ça donnez-moi des nouvelles de votre famille.

MELCOURT, *embarrassé.*

De ma famille ?....

DUVAL.

La grande tante est-elle toujours ?....

MELCOURT.

Oui elle est toujours.....

DUVAL.

Bavarde.

MELCOURT.

Comme autrefois, c'est une maladie dont les vieilles femmes ne guérissent pas.

DUVAL.

Et la petite cousine Isabelle, pense-t-elle encore au faux pas qu'elle a fait.

MELCOURT.

Quelques fois; la jambe lui enfle de tems à autre.

DUVAL.

La jambe ?

MELCOURT.

Oui.

DUVAL.

Ah ! ça entendons nous, je parle du faux pas duquel il est résulté un petit cousin pour vous.

MELCOURT.

Ah ! j'y suis; je ne me souvenais pas..... Ces faux pas là sont si communs, et il est si dificile de les éviter.

Air : *Ma fille est un Oiseau.*

L'honneur est un beau chemin
Qu'on veut d'abord toujours suivre :
Mais d'amour si l'on s'énnivre,
On y trébuche soudain.
Sur le chemin en cachette
Le fripon toujours nous guette,
Le pied de jeune fillette
Aisément ne s'y tient pas :
La pente en est très-glissante,
Est-il donc chose étonnante
Que l'on y fasse un faux pas ? (*bis*)

Mais parlons, je vous prie, papa, de la chose essentielle ; quand signons nous le contrat qui me rendra votre fortuné gendre ?

DUVAL.

Il faut attendre l'arrivée du cher oncle.

MELCOURT, *à part.*

Ce n'est pas mon affaire. (*Haut*) Ce n'est pas mon oncle qui épouse, c'est moi, et me voilà..... je brûle de vous appeller mon beau père.

DUVAL.

Je partage votre desir, mon ami; mais il faut que nous convenions de nos faits avec cassandre.

MELCOURT, *à part.*

Le diable d'homme est rude à manier!

DUVAL.

Ma fille n'étant point prévenue de votre arrivée, je vais la préparer à vous recevoir, et donner en même tems quelques ordres. Permettez que je vous laisse un moment.

MELCOURT.

Mais le contrat . . .

DUVAL, *s'en allant.*

Nous parlerons de cela tantôt, au revoir, mon bon ami, mon futur gendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MELCOURT, *seul.*

Son gendre! . . . c'est bien là où j'en veux venir . . . à l'exception d'un peu de retard, jusqu'à présent cela ne va pas mal. J'espère que la fin couronnera l'œuvre, Gilles n'est attendu que ce soir, j'aurai le tems d'agir . . . mais quelqu'un vient . . . dieux! quel embarras! c'est lui-même.

SCÈNE IX.

MELCOURT, GILLES.

GILLES.

Monsieur, j'suis vot' servante . . . pourriez-vous me dire si monsieur Duval . . . (*Il examine Melcourt.*) Tiens! ah ben qu'c'est drôle . . . est-ce que j'ai la berlue. y m'semble que je me vois comme dans une glace.

MELCOURT, *à part.*

Comment me tirer delà? si Duval revient tout est perdu; tâchons de le renvoyer. (*Haut*) d'où vient donc mon ami, l'étonnement que vous témoignez?

GILLES.

Ah! parbleu! on s'rait étonné à moins... Je me vois dans vous.

MELCOURT.

Que voulez-vous dire?

GILLES.

J'veux dire que vous me ressemblez comme deux gouttes de lait.

MELCOURT.

Dites plutôt que c'est vous qui me ressemblez.

GILLES.

Il est bon là !.. Comment qu'on vous appelle vous?

MELCOURT.

Gilles est mon nom.

GILLES.

Et moi aussi. Ah ! ah! qu'c'est farce ! et avez vous quequ' parents dans vot' famille?

MELCOURT.

J'ai mon oncle Cassandre, ma cousine Isabelle...

GILLES, *aveo ironie.*

Et vot' oncle Cassandre a t'y 60 ans ? est y Directeur du petit théâtre de Lyon ? Est y v'nu avec vous ?... Est y en ce moment chez son correspondant qui l'a retenu à dîner et de chez lequel il ne reviendra que ce soir ? hein ?

MELCOURT

Sans doute (*à part.*) Bonnes découvertes !

GILLES.

Etes-vous aussi chargé par votre oncle Cassandre d'une lettre pour son ami Duval, qu'il n'a pas vu depuis dix ans, hein ?

MELCOURT.

Une lettre ?....

GILLES, *tirant une lettre de sa poche.*

Oui, pouvez-vous m'en montrer une comme ça ?

MELCOURT.

Comme ça ? (*à part*) Justement j'ai sur moi celle que j'avais écrite à Duval.

GILLES, *à part.*

Nous allons ben voir s'il a une lettre comme moi.

MELCOURT.

Tenez voyez.

GILLES.

Tiens il en a une !

MELCOURT.

La vôtre est fausse.

GILLES.

Bah ! regardez plutôt. (*Il là lui donne.*)

MELCOURT, *lisant l'adresse.*

A Monsieur, monsieur Duval. Ce n'est pas là l'écriture de mon oncle.

GILLES.

C'est égal, rendez-là moi.

MELCOURT, *garde la lettre de Gilles et lui donne celle qu'il a tiré de sa poche.*

Ah ! mon dieu la voilà. (*A part*) gardons celle-ci.

GILLES.

Je ne reviens pas de mon étonnement.

Air : *On nous dit que dans l'mariage.*

Il a mon ton, mon encolure,
Cela me passe sur ma foi;
Il faut pourtant que j'me rassure
Car je sens que je suis bien moi.
Sur lui j'l'emporterai,
De lui j'triompherai,
J'éprouverai
D'une manière
Claire,
Que j'suis le neveu (*ter.*) de mon oncle.

MELCOURT, *à part.*

Je tremble que Duval ne revienne... Prenons ses traits pour chasser cet imbécile.

GILLES.

Oui, j'prouverai ça moi, mais v'là quéqu'zuns c'est sans doute monsieur Duval.

(*Melcourt change et parait sous les habits de Duval.*)

SCÈNE X.

MELCOURT, *sous la figure de Duval*, GILLES.

MELCOURT.

Bien fâché de vous avoir fait attendre.

GILLES.

Ah! n'y a pas de quoi,

MELCOURT.

Nous ne tarderons pas à nous mettre à table.

GILLES.

Ah! v'là une manière de dire bonjour que j'aime assez..... Il a deviné que j'avais faim..... Voyons décochons lui le petit compliment que j'ai ruminé en venant. (*Haut*)

Air : *De Joconde.*

Monsieur c'et moi que vous voyez,
J'suis l'neveu de mon oncle,
Qui vous souhait' bien le bonjour,
Ainsi qu'à votre fille.
De me voir vous êtes content,
Pour moi j'en suis bien aise;
Pour vous mettre au fait sachez que
Mon nom s'appelle Gilles.

MELCOURT, *feignant de croire que Gilles joue la comédie.*

Fort bien; il y a là du naturel.

GILLES.

Vot' fille est-elle en bonne santé? je lui apporte des mârrons, et des œufs frais de Lyon.

MELCOURT.

Elle se porte à merveille, mais ce n'est pas encore l'instant d'exercer votre talent.

GILLES.

Ah! ce n'est rien que ça, vous verrez quand une fois je s'rai z'en train.

MELCOURT.

Ah! quittez ce patois, mon ami.

GILLES.

De quel patois voulez-vous donc parler?

MELCOURT.

De ce langage qui ne vous est pas ordinaire. Dans l'entretien que nous avons eu tout à l'heure ensemble, vous ne parliez pas ainsi

GILLES.

Dans l'entretien que nous avons eu ensemble? mais j'suis furieusement persuadé que voilà le premier que j'ai celui d'avoir avec vous.

MELCOURT.

Allons quittons le ton de la plaisanterie, ou vous me feriez croire que vous êtes.....

GILLES.

Bête, n'est-ce pas? c'est bien honnête... l'un me dit que je ne suis pas Gilles, l'autre me traite de bête... ah! mon dieu est-ce qu'il y a des sorciers ici?

MELCOURT.

Est-ce une scène de votre façon?

GILLES.

Je crois plutôt que c'en est une de la vôtre. Vous voulez rire à mes dépends, mais ça ne peut pasprendre.

Tenez

Tenez v'la z'une lettre de mon oncle, comme par laquelle il s'excuse de ne pouvoir venir ici que ce soir.

MELCOURT.

Vous m'aviez dit qu'il veillait aux paquets.

GILLES.

J'ai dit ça, moi ? eh bien v'la encore un paquet, mais lisez, vous allez voir si nonobstant, en foi de quoi néanmoins, je ne suis pas Benoit-Anasthase, Blaize-Nicodème, Gilles dit cocasse. Si je ne suis pas venu ici pour être engagé dans votre troupe et dans votre famille, dans votre troupe en jouant la comédie, dans votre famille en épousant votre héritière; mais dam, c'est que . . .

MELCOURT.

Mon héritière ! . . . je doute fort que vous lui plaisiez maintenant.

Air : *Tarare Pompon.*

GILLES.

Malgré vot' air moqueur,
Je suis chéri des filles,
Partout les plus gentilles
M'aiment à la fureur.
En amour j'suis habile
Pour plair' j'ai de l'estoc
Enfin j'suis de ma ville
Le Coq.

MELCOURT, *qui a feint de lire la lettre pendant que Gilles a chanté.*

Vous dites que cette lettre est de Cassandre ?

GILLES.

J'en réponds mon corps et mon sang.

MELCOURT.

Vous êtes un imposteur ; elle est de Melcourt l'amant de ma fille — vous êtes envoyé par lui, et vous avez emprunté le nom de Gilles pour me tromper.

GILLES.

Qu'est-ce que vous me chantez, avec ce Melcourt ?

MELCOURT.

Oui faites l'ignorant. . . . .

GILLES.

Ah ! ça, papa, expliquons nous.

MELCOURT.

Point d'explications, sortez de chez moi, si vous ne voulez que je vous en chasse et de la bonne manière.

GILLES, *en colère.*

Ah ! Vous le prenez sur ce ton là !.... Et ben c'est bon, je vas chercher mon oncle, et nous verrons si l'on continuera à vouloir me dégiller.

Air : *Donnez-vous du mal pauvres parens.*

Quel vilain pays,
Que ce Paris
On n'y saurait avoir trop de prudence
Quel vilain pays,
Que ce Paris !
On vous tend des pièges inouis.
Que d'dangers pour l'innocence,
Ainsi qu'pour les jeunes gens ;
On s'fait une jouissance
D's'amuser à leurs dépens.
Quel vilain pays
Que ce Paris etc.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE XI.

MELCOURT, *seul.*

Le voilà enfin parti ! ah ! respirons un peu . . . mais quelqu'un vient . . . . c'est Duval ! eh vite l'habit de Cassandre. Les renseignemens que Gilles m'a donnés sont suffisants. Tachons de hâter la signature du contrat.

(*Il change et paraît en Cassandre.*)

SCÈNE XII.

MELCOURT, DUVAL.

MELCOURT.

Ah ! te voilà à la fin mon bon ami, permets que je t'embrasse . . . (*Après l'avoir embrassé*) après douze ans de séparation, il est bien doux de serrer un ami sur son cœur.

DUVAL.

Monsieur je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître.

MELÇOURT.

Eh ! quoi ! tu ne me remets pas ? mes traits sont-ils donc effacés de ta mémoire au point que tu ne reconnaisses pas ton ancien et fidèle ami Cassandre.

DUVAL.

Comment, c'est toi qui est Cassandre . . . ah pardonne moi, mon ami; mon erreur est excusable, car tu es furieusement changé.

CASSANDRE.

Que veux tu mon cher, l'âge et les fatigues . . .

DUVAL.

Je ne t'eusse jamais reconnu.

MELCOURT, *à part.*

Je le crois bien. (*Haut*) Il est vrai.

Air : *Des fleurettes.*

Mes fréquentes tournées,
M'ont un peu défleuri

DUVAL.

Franchement des années,
Ne t'ont pas rajeuni.
Ah quelle métamorphose,
Le tems t'a bien outragé.

MELCOURT.

Mon cher douze ans ont changé,
Bien autre chose.

DUVAL.

Mon pauvre Cassandre ! . . .

MELCOURT,

Ah ! ça mon ami, tu as vu mon neveu, te convient-il ?

DUVAL.

Ah ! Oui sans doute.

MELCOURT.

Eh bien, il faut terminer sur le champ ; je repars demain et je veux que ta fille soit ma nièce aujourd'hui même.

UVAL.

De tout mon cœur, nous signerons le contrat quand tu voudras.

MELCOURT.

Tout de suite, mon cher, tu sais que je suis un homme de précaution. je l'ai fait dresser en venant et je l'ai dans ma poche.

DUVAL.

Donne.

MELCOURT.

Je triomphe !

SCÈNE VIII.

GILLES, CASSANDRE, LES PRECÉDENS.

GILLES, *accourant.*

V'là mon oncle qui vient me faire rendre la justice qui m'est dûe.

MELCOURT, *à part.*

Quel contretems !.... tout est perdu.

CASSANDRE.

Oui, je viens savoir de quel droit un ami de trente-cinq ans, met, sans motif, mon neveu à la porte.

DUVAL.

Eh ! mais je ne me trompe pas cette fois, c'est bien là mon ami Cassandre.

CASSANDRE.

Oui vraiment, c'est lui-même, et fort en colère contre vous.

DUVAL.

Pourquoi donc.

MELCOURT, *à Cassandre.*

C'est à moi seul monsieur, que vous devez en vouloir.

GILLES.

Tiens ! j'le reconnais lui, c'est ma ressemblance.

CASSANDRE, *mettant ses lunettes.*

C'est presque ma tournure !

DUVAL.

Quest-ce que cela signifie? quel motif avez-vous, monsieur, pour vous présenter ici sous un nom qui n'est pas le vôtre ?

TOUS.

Air : *Lorsque nous avons mis le Cerf aux abois.*

Dites nous
Qu'êtes vous ?
Voyons expliquez-vous.

MELCOURT.

Je vais le faire
Mais point de couroux.

DUVAL.

Parlez sans nul détour

MELCOURT.

Ah ! grâce pour l'amour
Plus de mystère
Vous voyez Melcourt.

(*Il reparait sous ses habits ordinaires.*)

TOUS.

Melcourt ! ! . . .

SCÈNE XIV, et dernière.

LES PRÉCÉDENS, SOPHIE.

MELCOURT, *à Duval.*

Oui, Monsieur, c'est moi qui profitant de diverses occasions me suis présenté à vous sous différentes formes. Vous m'aviez refusé la main de Sophie, pour la donner à l'Acteur qui vous paraîtrait le plus utile à votre entreprise, et consultant plus mon amour que ma capacité, j'ai conçu le projet de devenir cet heureux préféré. J'adore votre aimable fille ; ce moyen de l'obtenir était le seul qui me restât. Prononcez maintenant l'arrêt de ma destinée, j'attends de votre réponse le bonheur ou le tourment du reste de ma vie.

CASSANDRE.

Comment, Monsieur vous avez osé prendre nos noms et nos ressemblances ?....

GILLES.

C'est indigne, ça crie vangeance.

MELCOURT.

Aussi je crains bien.....

DUVAL.

Cher Melcourt, avec des talents comme les vôtres on ne doit rien craindre. Vous me convenez sous tous les rapports, soyez mon gendre, mon associé et mon ami, ma fille est à vous, et ne nous quittons plus.

MELCOURT.

Ah! ma sophie! nos vœux sont donc enfin comblés.

GILLES.

Et bien et moi donc?

CASSANDRE.

Mais mon neveu est venu pour épouser.....

DUVAL.

Eh bien ton neveu épousera ailleurs.

GILLES.

C'était ben la peine de venir de Lyon en vélocifère.

DUVAL.

Mais comment diable fesiez-vous donc pour vous métamorphoser ainsi?

MELCOURT.

Le lieu de la scène m'a servi à merveille.

GILLES.

Pardin' c'est pas malin, il ne faisait que ça, v'lan-v'lan.

CASSANDRE, *à Duval.*

J'espère au moin que tu engageras mon neveu.

DUVAL.

J'y consens, je lui destine l'emploi des niais.

GILLES, *riant*,

Ah! oui les niais c'est mon fort; on dit que je les joue naturellement.

VAUDEVILLE.

Air: *Vaud. de l'Abbé Pellegrin.*

MELCOURT, *à Sophie.*

Tel jure d'aimer constamment
A l'instant où l'hymen l'engage,
Qui par fois trahit son serment
Avant un an de mariage.
Mais moi que tu fais enflammer
Dont l'amour fait le bien suprême,
Mon seul bonheur est de t'aimer
Et je serai toujours le même.

GILLES.

Mondor qui fait l'homme de poids ;
Par plus d'une heureuse aventure,
Roulait la brouette autrefois,
Et maintenant roule voiture.
L'insolence devient son lot
Mais malgré sa richesse extrême,
Jadis Mondor était un sot
Et Mondor est toujours le même.

DUVAL.

Prendre un rôle et le conserver
Pour l'homme est une loi sévère :
Dans le monde il faut l'observer,
Au théâtre c'est le contraire.
A se changer à l'infini,
L'Acteur doit mettre un soin extrême,
Le talent consiste chez lui
A n'être pas toujours le même.

SOPHIE, *au public.*

Redoutant certains bruits discords
Je viens implorer le parterre
Il sait bien que tous nos efforts
N'ont d'autre but que de lui plaire.
Jusqu'à ce jour comblant nos vœux,
Etre indulgent fut son sistême :
Il peut faire encore un heureux
En se montrant toujours le même.

FIN.

A PARIS, De l'Imprimerie de CAILLAT, rue St-Denis, N°. 341, au coin de celle des Filles-Dieu.

LE COMTE.

Celui que vous nommez votre bienfaiteur, c'est lui qui a servi mes projets : il vous a livrée entre mes mains.

BLANCHE.

Juste ciel!... qu'entends-je ?... grand Dieu!... protégez-moi!...

LE COMTE, *très ému.*

Sa douleur me tue....

BLANCHE, *avec fermeté.*

Non, n'espérez pas faire changer mes sentimens.... tout le monde peut me trahir, m'abandonner.... vous pouvez me séparer d'Urbain, me faire mourir de douleur... mais c'est lui que j'aime... il est mon époux, je lui conserverai ma foi, dût-il m'en coûter le bonheur et la vie....

LE COMTE, *à part.*

Cette jeune fille exerce sur moi un empire... Je me sens interdit, et ses larmes m'attendrissent. (*haut.*) Blanche, je ne puis donc pas espérer qu'à force de soins, de tendresse, je parviendrai à toucher votre cœur?

BLANCHE, *suppliante.*

Ah! Monsieur, que je vous aimerais si vous vouliez m'unir à Urbain!...

LE COMTE, *égaré.*

Urbain!... toujours Urbain! non, vous ne reverrez jamais cet homme que je déteste sans le connaître.... (*Il s'approche d'elle.*) Blanche, écoutez-moi.

BLANCHE, *le repoussant.*

Par pitié, laissez moi!.. vous avez fait mon malheur... votre vue augmente mon désespoir!... Laissez moi vous fuir; et si vous ne voulez ma mort, respectez mon asile!..

(*Elle s'échappe et regagne son appartement.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul.*

Par quelle magie cette jeune fille m'impose-t-elle un respect plus fort que mon amour?... en voyant ses beaux yeux se tourner vers moi d'un air suppliant, je sentais toute ma résolution s'évanouir...Et je ferais plus long-temps couler ses larmes... Non! n'est-ce pas assez d'avoir déjà fait une infortunée?... ah! je surmonterai cette passion fatale... Je la rendrai à celui qu'elle aime... quelqu'un s'avance... Encore cet homme!.. je suis las de le voir.

SCÈNE XII.

LE COMTE, TOUQUET.

TOUQUET.

Je me rends à vos ordres, Monsieur le comte.

LE COMTE.

Quels ordres?.. ah! oui, je me rappelle... Mais ta présence ne m'est plus utile... je me suis flatté d'un vain espoir... Blanche aime sincèrement Urbain... elle se désespère... elle refuse de me voir... ses larmes m'ont touché... son désordre m'effraie, oui, je veux tout réparer. C'est toi, misérable, qui m'as toujours poussé au mal; c'est toi qui m'as arraché à Estelle... sans toi, elle ne m'aurait pas fui!.. Peut-être serais-je heureux à présent.

TOUQUET.

En vérité, M. le comte, je suis surpris de ces reproches... surtout dans un pareil moment.

LE COMTE, *radouci.*

Oui... j'ai tort... le désespoir de Blanche m'occupe tellement... cette fois, c'est moi qui l'ai voulu... C'est donc que ta vue seule éloigne de moi toute idée généreuse!... je ne sais quelle maligne influence tu exerces autour de toi... Quand j'aurai rendu cette jeune fille à celui qu'elle aime, je veux que tu t'éloignes... que tu ne puisses plus nuire à personne.

TOUQUET.

Vous voulez rendre Blanche à Urbain. (*à part.*) Il est trop tard maintenant, cette résolution me perdrait.

LE COMTE.

Elle retournera à Paris.

TOUQUET.

M. le comte, j'ai long-temps résisté à vos ordres, à vos menaces mêmes... ce n'est pas moi qui vous ai conseillé d'être amoureux de Blanche, de l'enlever... Il me semble qu'aujourd'hui vos scrupules sont un peu tardifs...

LE COMTE, *vivement.*

Tais-toi! tes horribles conseils me rendraient aussi criminel que toi.

TOUQUET.

Que n'aviez-vous hier ces généreux desseins? Blanche

